

Le chant perdu

Jean-Philippe Chabot

Number 159, Fall 2018

Cet animal m'a donné la vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, J.-P. (2018). Le chant perdu. *Moebius*, (159), 57–67.

LE CHANT PERDU

Jean-Philippe Chabot

à P., qui a fait le pari de passer de l'autre bord

quand au matin casse l'astre qui lui terrasse la face, une sorte de grosse lune pliante portée haut dans le ciel, de celles qu'on aurait oublié de ranger avant d'aller au lit, lorsqu'il cesse ainsi de bruire et que le relayent maints oiseaux chargés de jour qui s'époumonent, une clarté surgit du vide et tout s'affaisse comme la fin d'une longue nuit.

Pierre Lacasse, on va l'appeler de même, Pierre Lacasse, dont le rythme tape les tempes, croit alors que braire vaut le coup, que braire c'est ne pas taire, mieux, que braire c'est faire, que braire fait vivre – et il s'emporte, c'est évident.

il pousse un grand cri blême jusqu'au travers d'la fenêtre en face.

RAAH.

c'est pour mettre de la dramatique, ou pour exprimer une sorte de mal de vivre.

à vous de voir.

ce qu'il ouït peut-être, encore qu'il serait difficile de s'en assurer en lui demandant, c'est le cri paradé de l'éléphant des Shriners, c'est la symphonie innée de son pas bien-heureux, comment dire, c'est la fanfare animée d'un ivre carnaval.

ce qu'il voit percer en lui, par exemple, ce n'est pas très beau : des choses retenues, des choses oubliées et revenues le trahir bêtement, quand au matin l'amer lui saisit l'âme pour l'étirer, pour la tendre et l'instruire en un tambour, dans un autre sens pour qu'au corps elle se dérobe comme à côté en joie.

alors pour s'y mettre, il s'y met.

mais l'pauvre Pierre au moment d'accomplir son geste, il a le soleil dans l'œil et ça l'aveugle. c'est comme si de sa vie sonnante et trébuchante rien jamais ne s'était aligné dans le sens voulu, comme si les astres jamais n'adhéraient à son éclipse.

il n'est pas très chanceux, il faut le dire. l'astrologie lui sourit rarement.

il grimpe sur un banc comme pour veiller le monde.
des fils de lumière le couronnent.
on dirait un ange nu debout sur une échelle.

contre sa tempe un coup tape pour qu'il saute.
tout s'étire qu'il ne contrôle plus.

sa main tremble une vision temporaire.
son thorax comprime des songes infantiles.
son air s'insuffit.

puis, sa paume ouverte.
sa paume.

quand au matin.

quand au matin de son jeu, sa mère arrive.

quand au matin même, sa mère murmure.

quand sa mère arrive, elle a beau parler. Pierre, sa honte balance d'un bord à l'autre. congestionnée en une boule, sa tête fait l'oiseau qui boit de l'eau ou quelque chose du genre, elle imite peut-être une autre bête bizarre.

c'est après les spasmes, déjà.

après le bruit.

quand au matin – je vais finir par le dire – Pierre Lacasse,
de son trône étend son empire sur le néant, alors le silence
s’octroie un espace infini dressé dans la lumière comme la
cime d’un pin glorieux, un silence de petites perles étirées
en forme de cœurs.

il décline en plein jour ouvrable avec la grâce d’un dieu qui
chie dans ses culottes au bout d’une corde.

il y avait eu un astre pour l’annoncer.

* * *

quand sa mère arrive dans la chambre, l’obscurité déjà
rentre par saillies dans les fissures de sa peau.

le son d’une lame sur une corde de lin, on peut l’imaginer.

le son sourd d’un corps qui tape le sol, personne ici ne
veut l’entendre quand voir déjà suffirait.

ce qu'on voit :

Pierre par terre parmi l'absence avec une sorte de cravate en corde nouée qui lui donne franchement l'air d'un technocrate.

ce qu'on voit :

Pierre Lacasse, un 6 janvier, convulsé dans la fureur d'un roi mage, divisé quand va hors le sens.

ce qu'on voit :

sa mère, un couteau à filet dans la main. un couteau si affûté qu'elle aurait pu ciseler le moment.

« craindre ce n'est pas feindre, ô Pierre mon fils, ô Pierre ma destinée promise, craindre ce n'était pas feindre, il ne fallait pas filer », lui dit sa mère, les doigts longs comme des baguettes de pain, l'œil en fou et l'haleine trop fraîche de pâte à dents qui lui sort par les oreilles.

« ô Pierre Lacasse, mon fils, on ne fait pas seul du souque à la corde. »

elle se le répétait.

elle aurait voulu le rassurer, elle aurait voulu étendre ses bras dans la nuit pour l'accueillir éternellement. mais la pauvre, c'est elle qui naît à la douleur quand de nouveau elle l'aurait bercé.

elle ne maîtrise rien de ce que la vie lui arrache.

et elle renifle plus fort qu'une veuve qui vèle.

au moment d'arriver tout au bas d'elle-même, là où naissent les êtres et les cris, il lui aurait fallu trouver une sorte de chant traversé de l'ailleurs et logé en elle pour vivre.

il n'était pas venu.

«Pierre Lacasse, ce n'est pas celle-là, la chorégraphie des siècles. ce n'est pas dans cet ordre que nous devons tresser le ciel, ô Pierre Lacasse mon fils défunt. »

sa mère ses yeux sautillent en cercles profonds quand elle regarde son fils.

un jardin de cire avec un collier de lilas.